

Mon approche de l'itinéraire de Claude Vigée depuis l'Alsace jusqu'à Jérusalem, et au-delà, s'articule, quelque peu arbitrairement, sur une scansion en trois temps. Au départ, il y a le pays des marais, de la brume et de la pluie ; puis plus tard, la fin inespérée de l'exil. C'est alors la découverte éblouie de l'immensité du ciel de la Terre Promise et de la roche veinée de la ville trois fois sainte. Et pourtant, ce n'est pas le lieu de l'accomplissement. Claude Vigée poursuit sa quête jusqu'au plus profond de lui-même, en perpétuel cheminement.

Au seuil de mon travail, je tiens à reconnaître ma dette plus particulièrement à l'égard de Jean-Yves Lartichaux, Astrid Starck et Anne Mounic.

Attachement et arrachement à la première patrie : l'Alsace.

Dès sa petite enfance, Claude Vigée fut marqué, au plus profond de lui-même, par la nature rhénane des environs de sa bourgade, Bischwiller. C'est un paysage « lumineux, tendre, un peu nostalgique, un pays de marécages, de roseaux, de bras d'eaux mortes, sous les branches grisonnantes des arbres »¹. Lors des pluies d'automne, il fait souvent l'école buissonnière. « Je lançais ma bicyclette contre un tronc d'arbre, et je restais là, debout sous les branches du hêtre dans ma pèlerine à capuchon bleu, parmi la pluie et le brouillard du Rhin tout proche, écoutant le bruit des gouttes qui roulaient entre les feuilles déjà brunes, et les sentant lentement venir sur moi, dans le vent du matin qui tournait. C'était en novembre, il faisait froid et humide en Alsace, le mystère de l'hiver envahissant les bois jusqu'à leurs racines »². L'enfant transi, mouillé jusqu'aux os, se sent uni à ce pays boueux et trempé.

Dans *Un panier de houblon*³, Claude Vigée tente de faire ressurgir, en les fixant dans les mots, les moments et les lieux, « Bischwiller, Seebach, Wissembourg, Haguenau », qui ont marqué sa première expérience du monde.

Dans ce vaste récit, j'essaie surtout de ressaisir ce qu'était vraiment l'existence quotidienne, le commerce de l'instant, entre mes parents, grands-parents, le monde environnant et moi-même enfant : une existence vécue sur le mode du sentiment, de la sensation première, dans son ambiance d'affectivité vraie. Revivre en remontant à mes premières années, retrouver le goût précis des heures effacées, pour savoir une fois de plus « comment

1 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*. Paris : Grasset, 1984, p. 74.

2 Claude Vigée, *Moissons de Canaan* (1967). Paris : Flammarion ; cit. in Lartichaux Jean-Yves, *Claude Vigée*. Vichy : Seghers, 1978, p. 155.

3 Claude Vigée, *Un panier de houblon*. Paris : Lattès, Vol. 1, 1994 – Vol. 2, 1995.

c'était ». Mais le revivre en pleine conscience de son effacement, à distance, du point de vue de toute une vie d'adulte cette fois-ci.⁴

Il réalise, cependant, que cette tentative ne pourra ressusciter un monde définitivement aboli, « effacé ».

- 118 -

J'ai passé de longues heures dans ma chambrette de Jérusalem encombrée de livres jaunis et de vieilles gravures poussiéreuses à faire resurgir en moi cette montagne de vie effondrée dans un apparent oubli, tentant de me remettre, si je puis dire, au niveau du flot de durée originel. Afin d'en noter, si possible, tous les détails, son mouvement, ses lenteurs, ses blocages derrière quelles écluses invisibles ? Avec l'espoir d'en arracher enfin le sens, ma direction, la forme intérieure qu'il m'a fait prendre jusqu'à maintenant. Car nous sommes faits tout d'une pièce, je crois, cassures et fêlures incluses, dès le commencement.

Il y a, selon Claude Vigée,⁵ un moment premier qui préside au surgissement de l'être de chaque homme. Une trace de ce secret initial s'origine dans la lettre muette « Aleph » de l'alphabet hébraïque, qui désigne le fondement unique et invisible du monde où nous pérégrinons. Elle se transmet par les paroles parentales qui façonnent notre pensée, notre sensibilité, notre intériorité.

Or, au lendemain de la Première Guerre mondiale, les petits Alsaciens, pour qui le dialecte était l'idiome maternel, se virent refuser le droit de construire leur monde et leur intimité dans cette langue de la confiance première. Ainsi, se trouve bannie cette voix qui disait, en mots murmurés, la pluie de campagne qui suinte en automne, « à travers les feuilles mortes, avec tant de patience, à la lisière du petit-bois de chênes gris et touffus où le Ruisseau-Rouge chuchote, puis elle s'enfuit goutte à goutte dans la terre, à pas de souriceaux, comme fait la semence, par le chemin profond, la sente aux orties noires »⁶.

Claude Vigée tient à affirmer sa profonde affinité avec le poète alsacien Adrien Finck, dont il a partagé l'expérience quotidienne de la privation linguistique. Pour ce dernier « le lieu de nulle part, la musique sévère du silence forcé, sont peut-être la vraie patrie de rechange des exilés »⁷. Tout comme Tomi Ungerer, Adrien Finck plante ses « nouvelles racines dans les nuages en fuite ». Mais ce que Claude Vigée a vécu dans son enfance comme « exubérance et pure spontanéité », sa première expérience du monde, qu'exprimait le dialecte alsacien, lui a été interdit. Et à ce déni s'est ajouté à partir de 1939, « l'arrachement » de l'exil, entraînant vers la perte irrémédiable « la terre familière, le vent, l'eau, le ciel, la forêt, la brique des maisons, les voisins, les lointains »⁸. Les ouvrages de Claude Vigée sont des « manifestations d'existence vive », des « surgissements » pour arracher au néant ce monde façonné en lui par la parole première.

4 Claude Vigée, *Dans le creuset du vent : Essais, poésie, entretiens*. Paris : Parole et Silence, 2003, p. 27.

5 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph : écriture et révélation*. Paris : Albin Michel, 1992.

6 *Ibid.*, p.162.

7 Claude Vigée, *Dans le creuset du vent : Essais, poésie, entretiens, op. cit.*, p. 115.

8 *Ibid.*, p. 29.

Claude Vigée sait bien que le ydich-alsacien que pratiquaient ses lointains ancêtres, qui contenait « de nombreux mots-clés d'origine hébraïque », leur permettait « d'exprimer spontanément tout ce qu'ils avaient à se dire »⁹. « Il véhiculait non seulement les données du commerce ou de la cuisine juive, mais celles des rapports intimes, de la fête, de la tristesse, ainsi que les éléments de la moquerie la plus féroce ». Pour Claude Vigée, le ydich-alsacien est une langue « enterrée vive »¹⁰ au 19^{ème} siècle par les Juifs, qui la réduisirent à un « jargon dont ils avaient honte ». Leur promotion sociale s'accompagna du mépris pour la parole première que son grand-père maternel, Léopold, lui enseigna spontanément dans son enfance, alors qu'il était âgé de cinq à seize ans.

Pour Claude Vigée,¹¹ l'humour est « la seule façon de détruire l'obtusité méchanceté d'un monde mensonger ». Et de citer cet adage judéo-alsacien que lui transmet son grand-père : « Avoir été malade n'est rien ; mais avoir été riche, ça c'est un malheur ».

Parmi les traces qui évoquent le monde de l'enfance de Claude Vigée, il y a les cimetières de la campagne alsacienne où reposent ses ancêtres. Un lien très fort l'unit à ces lieux où se pressent les stèles de la chaîne ininterrompue de ses aïeux. Ceux-ci agissent en lui, ils sont tissés dans la trame même de sa vie. Autrefois, il allait avec son père dans les averses de mars,

Après l'hiver impénétrable et le brouillard d'école
Poser des graviers blancs
Sur l'arête des hautes stèles grises rongées de givre.¹²

Aujourd'hui, le poète se faufile par-derrière, là où le mur lépreux s'est écroulé dans le lierre.

La puissance des générations humaines me pénètre
À travers les couches de pierre chaude où je m'assieds parmi les pères,
Le dos appuyé contre les inscriptions profondes.¹³

Parmi les liens qui rattachent Claude Vigée à l'Alsace, il conviendrait d'évoquer plus longuement la religiosité non rugueuse qui caractérise le judaïsme rural. Celle-ci se fonde moins sur des envolées métaphysiques que sur la relation de confiance qui unit « onser liwe harjet », Dieu qui toujours pardonne, à ses créatures. La certitude qu'un jour le salut viendra – dans cinq, six ans, autant de points qu'il y en a sur les ailes de la coccinelle – donne aux « néjen » (les airs traditionnels) une tonalité apaisée et parfois joyeuse.

- 119 -

9 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, *op. cit.*, pp. 65-66.

10 *Ibid.*, pp. 66-67.

11 *Ibid.*, p. 172.

12 Claude Vigée, *La corne du Grand Pardon* (1954), repris dans *Le soleil sous la mer*. Paris : Flammarion, 1972, p. 157.

13 *Ibid.*, p. 202.

Une patrie reconquise et renouvelée : Jérusalem de pierre et de feu enlacés

- 120 -

Pour Claude Vigée, le pays que Dieu a juré de donner à Israël est « un désert qui s'étend à perte de mémoire, rivant au continent de sel les marais de l'enfance »¹⁴. Cette terre aride, dépourvue de toute présence humaine, est une merveille de terre et de feu, mais qui impose à l'errant l'épreuve du vide. Si le désert (« midbar ») « fait écho à la clarté vaine du ciel », il est aussi, selon la proximité de la racine hébraïque, le lieu de la parole (« davar »). Mais des rives stériles de la Mer Morte s'élève un chemin escarpé vers les monts de Jérusalem. Et la quête débouche, au cœur même de l'hiver, sur un amandier qui fleurit transi sous la neige.¹⁵ « Dissimulé sous son lourd manteau de givre, on devine tout de même la présence du rouge-gorge... C'est presque toujours l'hiver dans nos existences difficiles. Au tréfonds de cet hiver, pour qui sait l'écouter un instant, chante le rouge-gorge perché entre les fleurs blanches, dans l'amandier invisible. Il chante tout seul pour la grande nuit muette qui l'engloutit, sous le ciel étranger. »¹⁶

Dans l'éblouissement de Jérusalem,

Terre et ciel joints s'abîment dans un feu de joie.
Extase d'incendie, épousailles mortelles
Et cendres sur le roc
Sans un ressentiment.
La chair qui brûle unit la pierre vivante,
Dans l'été de calcaire où le cœur prend racine
La naissance et la mort du feu se justifient.¹⁷

Mais près d'Ein-Karem, la montagne de Judée est comme « le sein d'une femme accouchée, couru de veines sombres »¹⁸.

Il faut à Claude Vigée renoncer courageusement à l'exil qui est « un foyer de cendres rougeoyantes, mourant dans le silence, sous le vent d'ouest ». L'évocation des sept chandelles de « Hanouka » qui grésillent à Jérusalem près de la fenêtre hivernale entrouverte, et répandent « leur douce lumière pacifiante et dorée dans l'espace lointain de la ville »¹⁹, tisse un lien entre le monde de l'enfance de Claude Vigée et son existence présente à l'ombre des murailles mordorées. C'est au fond de la vieille maison de son grand-père Léopold, livrée maintenant à la pelle des démolisseurs, qu'il a vu « palpiter pour la première fois les langues de feu du

14 Claude Vigée, cit. in Jean-Yves Lartichaux, *op. cit.*, p.46.

15 Claude Vigée, *Le passage du vivant. Essais, poésie, témoignages* (1989-2000). Paris : Parole et Silence, 2001, p.70.

16 *Ibid.*, p.90.

17 Claude Vigée, *Le soleil sous la mer, op. cit.*, p. 374.

18 Claude Vigée, « Roc du figuier », in *ibid.*, p. 397.

19 Claude Vigée, *Le passage du vivant. Essais, poésie, témoignages* (1989-2000), *op. cit.*, pp. 71-72.

chandelier de Hanouka ». Il avait alors quatre ans. Et aujourd'hui, « dans la cité trois fois sainte, couve depuis toujours la menace...d'une guerre fratricide »²⁰.

Si dans la Terre Promise, la guerre menace sans cesse, et que même la victoire ne résout rien, la solitude juive que Claude Vigée a connue pendant la Seconde Guerre mondiale change fondamentalement. Affrontés debout, le danger et l'angoisse perdent leur caractère tragique. Le Juif n'est plus exclu ni aliéné de lui-même.

Il convient enfin d'évoquer l'importance de la Terre Sainte pour Claude Vigée. Elle est le lieu de la reconquête de la langue perdue, qui est aussi une langue neuve.

« Et pourtant ! » L'aventure des Juifs est une quête infinie qui se poursuit en chacun d'eux.

« Au soir de sa vie », selon sa propre expression, en 2003, Claude Vigée²¹ évoque à nouveau dans ses poèmes les marais brumeux, les troncs de saules mutilés et les rives mortes du Vieux Rhin. Et c'est une barque figée comme hors du temps entre les hautes herbes, qui amène le poète à s'interroger sur le sens de l'aventure humaine.

Depuis longtemps, longtemps,
la barque noire attend
amarrée immobile
au cœur du Ried brumeux.
Entre les joncs elle somnole
au bout de sa chaîne rouillée.
Mais qui donc attend-elle, sur la rive déserte ?
Va-t-elle bientôt fuser, faucon, vers le soleil,
ou sombrer dans la boue
jusqu'au fond du marais –
qui le saura jamais ?
qui le saura jamais ?

Sa vie durant, le poète restera fidèle au dialecte alsacien, cette « parole persécutée ». Au cours de ses pérégrinations, de ses exils, de ses aventures toujours recommencées, il ne cessera de la parler avec ses proches, et surtout il la mettra en acte par l'écriture. « Le dialecte, devenu par ailleurs si lointain, presque irréal, constitue encore la sauvegarde du chemin d'accès à la lumière secrète dont je suis moi-même issu gratuitement, par don de naissance, comme le sont toutes les créatures humaines. »²²

20 *Ibid.*

21 Claude Vigée, *Dans le creuset du vent : Essais, poésie, entretiens, op. cit.*, p. 164.

22 *Ibid.*, p.151.

Selon Claude Vigée,²³ les Juifs refusent que les mots soient assignés à un temps et à un lieu, enfermés dans un usage pratique. Au-delà de sa dimension pragmatique, la langue cache toujours, « en dessous, quelque chose d'essentiel ». Les Juifs inventent des combinaisons verbales : « ... ils sortent les mots de leurs boîtes, les débarrassent de leur pesanteur et provoquent avec eux un rire qui nous libère de notre propre lourdeur ! Rire, c'est démystifier le monde masqué, débarrasser le terrain de nos cadavres : toute la tristesse de ce monde d'opacité et d'étouffement est tout d'un coup balayée. Avec les mots mis à nu et à mal, de l'exil, les Juifs font éclater le monde de la finitude dévoilée ».

Et pourtant, dans cette terre d'Alsace qu'il a cru indûment sienne, là même où s'inscrit la continuité, il y a un vide. Il signifie l'abandon et la cruauté extrême : une trentaine de membres de la famille proche de Claude Vigée sont privés à tout jamais d'une sépulture. Ils

... furent brulés vifs voilà huit ans à peine
Par la main des Gentils
Dans les fours crématoires de Pologne ou d'ailleurs ;
Il reste un grand dépôt de jouets à Belsen –
Des cendres de l'exil ayez pitié Seigneur.²⁴

Quant à Israël « la terre du miracle », elle n'est pas la patrie ultime. Elle est la terre promise qu'il importe d'édifier : « ... le vrai lieu peut-être, celui du vent, du roc, de la lumière qui sont notre véritable demeure en ce monde, où nul ne saurait demeurer. Mais là est le sens de la terre promise "et" dérobée, du peuple élu et – par conséquent – déshérité. Ce qui fait parfois de la terre promise une terre conquise, du peuple élu un conquérant »²⁵.

Le retour du Juif sur la Terre de la Promesse ne signifie pas pour lui la capacité de s'installer dans la sécurité. Sa vocation fait de lui un « ivri », un être de passage, qui avance en « claudiquant vers l'improbable aurore ». Ce lieu où il a trouvé refuge se dérobe à lui.

Toute terre est exil
Toute langue est étrangère.

Vivre, pour Claude Vigée, c'est cheminer sans faillir dans « le sentier aux orties »²⁶, avec « l'obstination muette de durer, la fidélité nécessaire pour endurer le vide, la solitude et la nuit de ce monde ». Sa vie, sa poésie ne sont qu'une « remontée vers l'origine inexistante ». « L'averse de l'aube sur Jérusalem, aujourd'hui, est aussi proche, aussi insaisissable, que la pluie de campagne, jadis, en Alsace. Jamais je n'ai quitté ma patrie. Jamais je n'y parviendrai. »²⁷

23 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, op. cit., pp. 171-172.

24 Claude Vigée, *Le soleil sous la mer*, op. cit., p. 158.

25 Claude Vigée, *Moissons de Canaan* (1967). Paris : Flammarion ; cit. in Lartichaux Jean-Yves, *Claude Vigée* op. cit., p. 45.

26 Claude Vigée, *Le passage du vivant. Essais, poésie, témoignages* (1989-2000), op. cit., p. 75.

27 Claude Vigée, *Moissons de Canaan* (1967). Paris : Flammarion ; cit. in Lartichaux Jean-Yves, *Claude Vigée*. op. cit., p. 156.